

LE CADET DE LA VERENDRYE

OU LE

TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Episode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52)

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

(Suite)

« La frégate du roi, *La Murcia*, survint à temps pour les châtier. Sur les instances et les prières de ma mère, mon père se résigna à abandonner la marine.

« Ils vivaient à la cour, à Ampurias et à Villajoyosa, et ils menèrent une vie heureuse, très heureuse.

« Je fus l'unique fruit de cette union.

« Hélas ! cet Eden ne pouvait toujours être ! La mort enleva à mon père son épouse chérie, et à moi, une mère adorée. Quelques jours seulement suffirent à changer nos existences, de la joie au deuil. Nous habitions Ampurias en ce moment.

« Mon père durant de longs jours fut triste et sombre, puis enfin se décida brusquement à partir pour Madrid. Il me confia aux mains d'une femme bonne et dévouée, qui jadis avait demeuré du côté français des Pyrénées, près de Port-Vendres, mais qui suivit son fils, son seul enfant, quand celui-ci, séduit par les yeux noirs de la fille de l'un de nos tenanciers, vint demeurer chez nous. »

Aux mots de *yeux noirs*, Pierre avait adressé un clin d'œil à son ami, qui sourit, comprenant l'allusion à leur entretien le soir du bal de M. de Longueuil.

La jeune fille saisit au vol et l'oeillade et le sourire : elle sourit elle-même, devinant quelque gouaillerie.

Pierre s'empessa d'expliquer :

— Senorita, dit-il, pardon de vous interrompre. Aux mots de : yeux noirs, que vous venez de prononcer, nous avons pensé mon ami et moi, à une discussion que nous eûmes au sujet des yeux bleus et des noirs, et je me disais que si votre compatriote eût eu des yeux bleus, son amoureux, probablement, n'aurait pas été assez sous le charme pour s'expatrier. . . .

Ce qui signifie, senorita, dit Joseph malicieusement, que le jeune homme que voici est le vaillant champion des yeux noirs qu'il adore.

A ces paroles un vif incarnat colora les joues de l'aimable enfant ; mais ceci passa, comme ces nuages blancs, après la pluie, que chasse le vent et qui pour un moment s'interposent entre le soleil et la terre.

Elle leva les yeux ensuite vers les deux Français, et sans s'expliquer pourquoi, ou sans compter que leur action était un peu folle, tous trois partirent d'un franc éclat de rire, de ce bon rire frais de la jeunesse, et qui fait plaisir à entendre.

— Mon Dieu ! messieurs, dit l'Espagnole avec une grâce charmante, et secouant sa jolie tête pour donner plus de poids à ce qu'elle allait dire, je devrais vous gronder pour m'avoir fait rire dans un moment où mon récit prenait un ton triste, mais je veux bien vous pardonner si vous me promettez de ne plus recommencer !

En parlant ainsi, une boucle mutine, qu'en vain la main de Dona Maria voulait ramener sous sa coiffure, couvrait son front et la rendait plus séduisante encore, plus adorable.

C'est ce que pensa Pierre. La brune enfant continuait son récit :

« J'avais alors dépassé trois ans. Je restai jusqu'à l'âge de sept ans avec ma bonne. Au bout de ce temps, mon père, que je revoyais à des intervalles de plus en plus espacés, me plaça au couvent de la ville de Rosas. Chaque fois que je revoyais mon père, il me paraissait bien changé, maigri, fatigué, malade, et cela m'attristait beaucoup.

« Je voyais toujours arriver avec délice l'époque des vacances : durant ce temps, que je passais au château d'Ampurias, chacun me gâtait ; j'étais choyée, caressée.

« Je venais d'atteindre ma quinzième année ; au retour des vacances, je retrouvai mon père à la demeure seigneuriale. Il revenait au foyer de ses ancêtres pour s'y fixer, étant rassasié de la vie de la cour.

« Il fut charmé des choses que j'avais apprises chez les bonnes religieuses de Rosas, il me le dit, ainsi que d'autres compliments très flatteurs pour ma petite personne, et que je ne répéterai pas devant vous, senors. . . .

— Mais que nous devinons, dit Pierre, et que nous. . . .

— Chut ! dit-elle, n'achevez pas, ou je croirai que vous ne parlez, comme mon père, que pour me faire plaisir. . . .

Pierre voulut protester mais Dona Maria s'empessa de continuer :

Un jour, mon père me dit : Mon enfant, je ne dois pas te cacher plus longtemps l'état de notre fortune. Après le décès de ta mère, abîmé de chagrin et de douleur, je n'ai pas été assez courageux pour demeurer à Ampurias ; la solitude me pesait ; il me fallait du bruit, de l'excitation, et je courus à Madrid où les distractions abondent.

« Je suppliai mon père de ne pas en dire d'avantage ; il m'était revenu, cela me suffisait. Nous vivrions tous deux désormais dans le castel d'Ampurias, heureux ; mais mon père m'arrêta me disant : — « Tu ne sais pas tout, chère enfant, et il faut que je parle. Dans cette vie étourdissante de la capitale, j'ai semé l'or à pleines mains ; j'ai parié des sommes considérables au jeu, et je reviens ici quasi ruiné. Ce toit même, qui nous abrite est hypothéqué, et il ne me reste qu'une ressource pour redorer mon blason. . . .

« J'ai bien songé d'abord à un second mariage. . . . mais à moins de commettre une mésalliance, qui voudrait du viveur ruiné ? . . . Cet aveu de mes fautes, ma chère fille, m'est pénible, mais je m'y force comme punition de mes faiblesses. L'autre ressource qui me reste est celle-ci : j'ai envie de réunir tout l'argent dont je puis disposer, m'acheter un bâtiment, me recruter un équipage parmi les gars de notre domaine d'Ampurias, et faire voile pour la côte Ouest de l'Amérique du Nord. Je trafiquerai, avec les indigènes, pour des pelleteteries, de l'argent et de l'or, s'il y en a.

« J'acquiesçai entièrement à son projet, et mon père s'empessa de le mettre à exécution. Nous partîmes : notre voyage dura plusieurs mois, mais enfin, nous atterrîmes sur une île, près de la côte américaine.

« M. d'Ampurias y construisit de vastes magasins pour recevoir les objets de son commerce avec les sauvages. Tout allait bien ; la fortune semblait vouloir nous sourire, quand un matin, des sauvages de la terre ferme nous firent des signaux. Il n'y avait rien d'anormal en cela, tous nos rapports avec les peaux-rouges, lorsqu'ils voulaient communiquer avec nous, préféraient ainsi.

« Il s'agissait d'échanges avec un parti de Sioux.

« Ces sauvages s'avisèrent de s'emparer de nos biens et de tuer notre monde. Ils massacrèrent d'abord ceux qui avaient répondu à leur appel, puis, traversant l'espace qui les séparait de nous, ils nous attaquèrent et se rendirent maître de notre établissement. Je vis mon père tué presque sous mes yeux. Je le vengeai. D'un coup de fusil déchargé à bout portant, j'étendis raide mort à mes pieds l'auteur de la mort de mon père. Mais je ne pu faire davantage. On me saisit et l'on me garotta. Le soir, j'assistai, de la terre ferme, à l'incendie qui consuma nos biens, les cadavres de mon père et de ses hommes.

« Le reste vous est connu, senors. . . . »

Et elle se mit à pleurer.

La vue de cette jeune fille en larmes bouleversa profondément ces deux hommes, dont l'un surtout avait vu bien des chagrins, compté bien des douleurs.

Ils essayèrent de la consoler, mais ne savaient comment s'y prendre, et à la fin, leurs paroles, un peu gauches, embarrassées, amenèrent sur les lèvres de Dona Maria un faible sourire.

Enfin, elle sut redevenir maîtresse d'elle-même.

— Senors, mille pardons ! dit-elle, je n'aurais pas dû vous faire ce récit et vous causer un tel émoi avec mes larmes, mais c'est fini.

C'est ainsi que Joseph et Pierre connurent l'histoire de l'Espagnole.

Bientôt on arriva au pays où, l'année précédente, les Français étaient tombés au pouvoir des Kinongé Ouilinis, grâce au narcotique de Brossard.

XVIII

UN TRISTE ÉVÈNEMENT

Joseph se demandait avec angoisse quelle chance ses deux canots auraient de passer inaperçus devant le village des Kinongé-Ouilinis, coquettement disposé au bord de l'eau.

Ah ! s'il n'avait pas à protéger Dona Maria ! s'il n'avait pas aussi à rendre à bon port le trésor de la montagne de Roche, il ne craindrait pas une escarmouche, voir un combat avec les sauvages !

Pour plus de sûreté, il attacha les deux embarcations ensemble, présentant de la sorte un objectif moins grand aux balles ou aux traits de l'ennemi, si l'attaque avait lieu.

Puis, de la Vérendrye déployant sa voile à la brise, et donnant l'ordre à ses hommes de nager vigoureusement, s'avança rapidement et bravement vers le point dangereux.

Il n'y avait alors au village indien que de vieilles femmes, des enfants, et de vieux guerriers invalides, qui poussèrent une grande